

HENDAYE – DUNKERQUE

La Diagonale-Moustache

7 AVRIL 2002 AU 10 AVRIL 2002

ALAIN SCHAUBER

Préambule

En matière de Diagonales comme en toutes choses, le premier embarras est celui du choix.

Choix de la date d'abord: en fait, les congés scolaires de printemps représentent pour moi le seul créneau possible avant juillet; je suis donc maintenant abonné à ma "Diagonale d'avril".

Choix de la Diagonale: pour couper après deux Diagonales d'avril plutôt montagneuses en 2000 (P-D) et en 2001 (M-B), et parce que je n'étais jamais parti de Hendaye, j'ai opté en 2002 pour Hendaye-Dunkerque, qui me semblait plate et sans difficulté majeure.

Sans difficulté majeure? Je risquais donc de m'ennuyer, d'enfiler chaque kilomètre l'un après l'autre, machinalement comme une tricoteuse qui réalise son ouvrage devant la télé... mais moi, je n'aurais pas de télé! Perspective un peu effrayante pour quelqu'un qui aime surtout dans le vélo le jeu continu avec le relief du terrain.

C'est en pensant à cela que l'idée m'est venue d'utiliser pour cette Diagonale un vélo spécialement conçu pour le plat, ce qui donnerait un peu de piment à la tentative. Il se trouve que je possède un tel engin, legs de mon grand-père paternel. Ce vélo de marque Messina, dont la date de fabrication est incertaine puisque mon grand-père l'avait acheté d'occasion, remonte à l'époque de la deuxième guerre mondiale, peut-être même un peu avant.

Son poids à vide de 17 kg garantit une solidité à toute épreuve. Le confort est assuré par de larges garde-boue, un carter qui entoure la chaîne et le pédalier, une selle en cuir montée sur un chariot à ressorts et des pneus 650 de type 1/2-ballon. L'éclairage est fourni par une dynamo sur le flanc du pneu avant, qui alimente un magnifique phare en forme de globe à l'avant et une loupote à l'arrière. Le freinage s'effectue par rétropédalage sur la roue arrière et à l'aide d'un frein classique à l'avant. Quant à la transmission, elle est réduite à sa plus simple expression: une chaîne relie le pédalier de 46 dents à l'unique pignon de 18 dents.

Ce véhicule est évidemment conforme au code de la route, puisqu'il affiche le macaron des Diagonalistes de France sur le garde-boue arrière.

Cette bicyclette n'a naturellement plus un aspect tout neuf, elle fait même carrément antédiluvien avec ses pédales de traviole et ses points de rouille un peu partout, mais je trouve qu'elle a fière allure quand même, avec son guidon plat (normal, pour Hendaye-Dunkerque!) et son indispensable sonnette à l'effigie de Saint-Christophe. De plus, elle est facile à charger grâce à son robuste porte-bagages arrière: deux sacoches rigides sur les côtés, un sac de sport sur le dessus, et mes 11 kg de bagages (habituels en avril) ne bougent plus. Le phare m'empêche de fixer une sacoche au guidon, et pour ne pas nuire à l'esthétique rétro de l'engin, je n'ai pas monté de porte-bidon: la bouteille d'eau est rangée dans les sacoches latérales.

On voit donc comment le choix de la Diagonale a entraîné celui de la bicyclette. Il se trouve que le choix de la bicyclette, ainsi qu'un stupide pari avec Francis SWIDEREK m'ont à leur tour amené à modifier mon apparence physique pour m'assortir à mon vélo: en effet, je me suis laissé pousser la moustache spécialement pour cette Diagonale (et je l'ai rasée aussitôt après!) pour ressembler à Vélocio et à ces cyclistes qui arborent de fiers ornements pileux sur les photos des Pâques-en-Provence d'autrefois. C'est pourquoi cette Diagonale s'appelle "la Diagonale-Moustache".



Dimanche 7 avril : Hendaye – Jonzac

Hôtel Santiago, 4h. Le réveil sonne, dehors il pleut. Bon, ne nous affolons pas, il reste une heure à la pluie pour arrêter ses fantaisies. Je prends le petit déjeuner préparé la veille sur un plateau par le patron, puis je vais récupérer mon engin dans la baraque en face de l'hôtel, où le patron l'avait entreposé lorsqu'il l'avait récupéré à la SERNAM pour moi, la semaine passée. J'arrime mes sacoches latérales, je fixe mon sac de sport par-dessus à l'aide d'un tendeur, je récapitule mentalement l'emplacement de chacune de mes affaires dans ce barda, pour ne pas perdre de temps à chercher si nécessaire, et je dévale triomphalement la rue qui mène au commissariat.

5h, il ne pleut évidemment plus, et j'entre dans le commissariat pour solliciter le cachet réglementaire. L'officier de service m'accueille avec un sourire, et part chercher le registre où sont consignés tous les départs et arrivées de diagonalistes à Hendaye. Non sans une certaine solennité, il entame pour moi la "page 2002", relève mes nom et prénom, ma destination, la date et l'heure du départ. Puis il appose signature et cachet sur mon carnet de route, et me souhaite bonne route.

A la lueur (et au bruit) de la dynamo et de ma lampe frontale, je repère le nord grâce aux étoiles et à un panneau Saint-Jean-de-Luz et je commence (au sens propre comme au sens figuré) ma montée vers le septentrion. Le temps est calme, les villages de la côte basque se succèdent, encore endormis ce dimanche matin, et je suis content d'être là, de nouveau au départ d'une nouvelle Diagonale.

Mais voilà un cycliste qui semble me guetter. Il s'agit de Henri BOUREL, venu m'accompagner pour m'aider à traverser Bayonne. Je suis extrêmement heureux de rencontrer ce sariste, d'autant plus que nous engageons rapidement une conversation animée sur tous les brevets de longues distances possibles et imaginables. Henri est un grand randonneur, qui a tout fait, plusieurs fois et dans les deux sens quand c'était possible! Et pourtant il est resté très simple; je suis vraiment honoré d'être guidé par ce multidiagonaliste, que je ne connaissais que de (re)nom.

Bayonne est ainsi passé sans s'en apercevoir, et la route pénètre dans la forêt landaise. J'éloigne ma dynamo du pneu, ce qui a pour effet de me propulser en avant (à moins que ce soit un vent de dos?) et de nous permettre de discuter en parlant moins fort. Vers Vieux-Boucau, Henri me propose un petit arrêt avant de me laisser continuer seul ma route. Il sort de sa sacoche des biscuits et une thermos d'eau chaude: «café ou thé?». Le café bien chaud me fait du bien, et c'est avec gratitude que je le quitte tandis qu'il me souhaite bonne route.

La route, puisqu'on parle d'elle, est plate, encore humide des pluies qui toute la journée sembleront cesser juste avant mon passage. Je dépasse un petit groupe de cyclos qui se ravitaillent auprès d'une voiture suiveuse: saluts amicaux.

A la sortie de Léon, en revanche, je suis dépassé pendant un arrêt technique par un petit peloton de cyclistes qui ne trouvent rien de mieux que de brailler des interjections diverses du style: «allez-allez!». Je remonte sur mon vélo, pour m'apercevoir rapidement que les quelques centaines de mètres d'avance qu'ils ont prises sur moi n'augmentent pas, alors que je ne pédale pas spécialement fort. Au contraire, l'écart diminue sans forcer, et je vois déjà les deux charlots en queue de peloton qui se retournent de plus en plus souvent pour constater l'irréparable. A cinquante mètres d'eux, je change de braquet (façon de parler, bien entendu) et je les dépasse majestueusement sans les regarder. J'écoute pourtant, et n'entends plus d'interjection, sauf des murmures: «Hendaye-Dunkerque, vous avez vu, les gars!». Encore un petit changement de braquet pour leur ôter l'envie de prendre ma roue, et me voilà savourant ma victoire sur l'imbécillité. Bon, avec des intermédiaires de cette nature, la monotonie des Landes passe plus facilement.

Un peu plus loin, je me livre à un calcul compliqué.

Je pose le problème:

"Un cycliste doit parcourir 1050 km entièrement plats en 88 h avec un braquet de 46x18 et des pneus de 650.

1. Combien doit-il donner de tours de pédalier?
2. Quelle est sa cadence de pédalage en tour/mn?"

Réponses: 1. 201206 tours 2. 38,1 tour/mn

A noter que le calcul de la question 1. est infiniment plus délicat si l'on dispose de plusieurs braquets, car il faudrait connaître la fréquence d'utilisation de chacun d'entre eux. De plus, l'hypothèse d'un parcours parfaitement plat étant irréaliste, le résultat de 1. est un maximum, compte tenu des descentes où on ne pédale pas. Cependant, le premier jour est presque entièrement plat, et la suite montrera que les jours suivants, il faudra, compte tenu des circonstances éoliennes, pédaler dans presque toutes les descentes. Enfin, mon parcours faisant en réalité 1092 km, je peux honnêtement estimer à 200000 au moins le nombre de tours de pédalier nécessaire à l'accomplissement de cette Diagonale, et à 400000 le nombre de coups de pédale.

Quant à la cadence de pédalage calculée en 2., son intérêt semble fantaisiste, puisque pendant les périodes d'arrêt aucun pédalage n'est fourni. Et pourtant, je la considère comme significative, puisque même pendant mon sommeil, j'ai eu l'impression que mes jambes continuaient à tourner!

Sur ces réflexions, me voilà parvenu à Mimizan où je m'offre un pique-nique sur un banc. Le soleil, encore pâlot, est cependant au rendez-vous, tandis que le vent est nul, ou alors faible de sud-est.



En repartant, à la sortie de l'agglomération, alors que je roule bien à droite, je vois soudain surgir une voiture à ma hauteur, qui entreprend en se déportant vers la droite de me bousculer vers le bas-côté. C'est du moins comme cela que je perçois sa manœuvre douteuse. Surpris, je ne parviens pas à éviter la collision et la chute. Un peu choqué, j'abreuve copieusement le conducteur délictueux d'anathèmes que je préfère ne pas rapporter ici. Il s'agit d'un jeune conducteur qui prétend «ne pas m'avoir vu», et qui voulait tourner dans l'allée d'une habitation. Il se confond en excuses, m'aide à me relever, je me calme et nous examinons les dégâts. La roue avant s'est décentrée, nous la recentrons et nous resserrons les vis papillon, nous donnons une petite traction sur les tringles du garde-boue avant pour enlever un petit frottement résiduel, et me voilà reparti...

Les kilomètres défilent, rythmés par le tchouk-tchouk que fait la manivelle droite en frottant légèrement contre le carter de chaîne à chaque remontée. J'ai dû faire changer au dernier moment l'axe de pédalier du vélo avant de l'expédier à Hendaye, et comme naturellement on ne trouve plus que des pièces de rechange d'occasion, celui que mon vélociste a monté est légèrement plus court, d'où cet inconvénient sonore minime. J'aurai donc subi 200000 tchouk-tchouk pendant cette Diagonale, ce qui m'a été très utile de nuit pour m'assurer que mon vélo était encore avec moi.

Après Marcheprime, que j'atteins facilement car le vent de sud-est a un peu forcé, je commence à guetter Francis POUZET, qui m'avait prévenu qu'il viendrait à ma rencontre pour m'aider à traverser Bordeaux. Le voilà en face, ça me fait bien plaisir de le voir, car nous venons tous deux d'achever la mise en œuvre du Petit

Diagonaliste n° 40, nous avons fait beaucoup d'échanges électroniques pour cela et c'est agréable de faire aussi du vélo ensemble.

A l'entrée de Bordeaux, petit arrêt à l'abri de la circulation. Francis m'offre des "chocolatines", et en grand bourlingueur traduit aussitôt à mon intention: «c'est ce que tu appelles des "pains au chocolat"».

Ah! Que les voyages sont enrichissants pour l'esprit! Cette différence pour désigner le même aliment (au demeurant fort bon) est un exemple parmi tant d'autres des différences culturelles qu'il peut y avoir entre deux régions aussi opposées (au sens hexagonal du terme) que la Lorraine et l'Aquitaine. Mais au-delà de cette différence, ne doit-on pas surtout remarquer la fondamentale universalité de l'homme, illustrée ici dans l'amour du chocolat, "chocolat" qui apparaît dans les deux appellations de l'aliment susdit?

Francis me guide maintenant dans Bordeaux, me désignant au passage tel ou tel monument. Une vraie visite guidée! Nous voilà déjà sur le pont de la Garonne. Photos au milieu du pont, tampon-contrôle du patron des saristes, quel honneur! Nous repartons, et après une altercation avec un conducteur de bus mal embouché qui veut à toute force que nous emprunions la piste cyclable (plutôt un trottoir) alors qu'elle n'est que conseillée (panneau bleu rectangulaire), me voilà suffisamment chargé en adrénaline pour gravir la petite rampe qui nous permet de quitter l'agglomération bordelaise.



Francis continue de me diriger dans un entrelacs de rues, contournements et autres rocade périurbaines, évitant avec brio la N10 vers laquelle tous les panneaux semblent vouloir précipiter le cycliste inattentif. La progression est aisée, cela fait du bien de quitter le plat intégral des Landes. Dans une descente sur la route de Saint-André-de-Cubzac, je me mets en fin routier dans la roue de Francis, et au moment où la route recommence à s'élever, je gicle de l'arrière. Pour sauver la face, il ne trouve rien d'autre à dire que: «oui, tu as raison, prends de l'élan». L'œil rivé sur le sommet de la bosse, cent mètres plus loin, où je crois voir un

marquage "G.M.", je me laisse griser par un succès facile et Francis, qui a l'expérience et un vélo neuf pour lui, en profite pour me déposer avant de passer en tête le sommet. Zut! Maintenant je n'aurai plus aucune chance, il sera sur ses gardes!

Les pendules ainsi remises à l'heure, Francis met un point d'honneur à m'amener presque jusqu'à Saint-Savin. Nous nous séparons là, après près de soixante kilomètres ensemble. Il m'a évité beaucoup de temps perdu à chercher ma route dans cette portion très urbaine de ma Diagonale et en sa compagnie je n'ai pas senti le temps passer. Je le remercie avec chaleur, et je poursuis ma route. Maintenant, le vent a tourné au nord-est, mais il est peu gênant. Je rallie donc Jonzac avec une heure et demie d'avance sur mon plan de route.

Je règle les détails de mon départ matinal du lendemain avec la réceptionniste de l'hôtel, puis je vais "dîner en ville" avant de me coucher, bien content de cette première journée.

Lundi 8 avril : Jonzac – Château-la-Vallière

Départ à 4h50. Le ciel est étoilé, mais le fond de l'air est frais, à cause d'une brise de nord-nord-est. J'ai pris le parti de m'habiller relativement légèrement, aussi ai-je tendance à appuyer sur les pédales pour me réchauffer.

A Cognac, je prends mon petit déjeuner puis je poursuis ma route vers Matha. Successivement j'interromps la dynamo puis j'enlève mon baudrier. Le vent augmente en même temps que la luminosité, et vers 9h il commence à être un peu contrariant, surtout lorsqu'après Aulnay je mets le cap vers Lusignan. Par chance, cette route est souvent bordée de haies qui offrent un abri bienvenu.

Mais du coup, le paysage devient bien monotone et je suis de plus en plus somnolent sur mon vélo, au point de m'endormir au guidon une fraction de seconde, et cela à plusieurs reprises. A chaque fois, je me ressaisis aussitôt, mais cet état ne laisse pas de m'inquiéter, et je décide de me coucher quelques minutes dans l'herbe grasse qui borde la route pour récupérer. Il n'est pourtant que 11h du matin! Je me promets de ne plus prendre de vin le soir à table et de me contenter de ma bière apéritive. Cette micro-sieste me fait le plus grand bien, et c'est en possession de tous mes esprits que je repars vers Melle et Lusignan.

Le vent me rafraîchit aimablement, mais comme tout n'est jamais entièrement positif, il m'oblige également à appuyer sur les pédales plus fort que ma propension naturelle ne me disposerait à cet effort. C'est donc avec une faim de loup que j'arrive enfin à Lusignan. A la

sortie de la bourgade, alors que je commence à me demander où je vais trouver à manger, je repère un restaurant ouvrier qui m'apparaît comme la maison en pain d'épices du conte des frères Grimm a dû apparaître aux pauvres Hansel et Gretel. Mais là, point de sorcière infantiphage: en une demi-heure j'avale un solide repas, je fais le plein d'eau et je fais tamponner mon carnet de route.

Ragaillardi, je reprends le guidon et j'entreprends de contourner Poitiers par Vouillé, Mirebeau, etc... charmants bourgs poitevins (en fait, je dis ça au hasard, mais puisque je suis si près de Poitiers, je ne dois guère me tromper).

Le vent s'est maintenant stabilisé et a définitivement décidé de me ralentir. Il devient à partir d'aujourd'hui un compagnon de tous les instants, qui susurre, souffle, hurle ou vocifère dans mes oreilles sa plainte continue. Eh, vent, qu'y puis-je, moi, si tu es le jouet contraint d'un anticyclone tyrannique? Je ne peux que prendre mon mal en patience et supporter ses jérémiades sans me laisser déconcentrer de mon objectif, un peu comme un père de famille qui doit faire une course en traînant un enfant braillard avec lui.

C'est donc dans ces conditions que je traverse la vallée de la Vienne du côté de Beaumont-en-Véron, et que j'arrive à Bourgueil à 19h, à peu près dans les temps quand même, grâce à l'érosion des pauses prévues pour les repas. Je vais boire un coup dans un bar du centre-ville, histoire de mériter mon cachet de contrôle. Le barman n'en finit plus de remplir la zone "Observations": il s'agit d'un ancien coureur de 1^{ère} catégorie qui souhaite ainsi me prouver son amitié. Sympa et original!

Les trente cinq derniers kilomètres qui me séparent de mon étape du jour s'effectuent à l'abri d'une jolie forêt, et c'est à la nuit tombée que je parviens à Château-la-Vallière, avec un retard qui n'excède somme toute pas une demi-heure. L'hôtel est vieillot mais convivial, le dîner passe bien.

Prévoyant d'arriver au moins aussi tard le lendemain, je réserve d'ores et déjà une chambre au Campanile de Beauvais. Puis je branche mon mobile pour le recharger et je me laisse aller à un sommeil facile. La vie est belle!

Mardi 9 avril : Château-la-Vallière – Beauvais

5h, comme toujours. Après avoir pris mon petit déjeuner grâce au plateau préparé la veille, je m'enfonce dans la nuit. La route sinue dans ce qu'on devine être une lande agrémentée de bois et bosquets. J'ai surpris ce parasite de vent en partant si tôt, et sa

respiration encore endormie trouble peu ma progression.

Le paysage s'ouvre maintenant sur la vallée du Loir, sympathique sillon aqueux que je suis fidèlement tandis que les premières lueurs de l'aube me permettent de lever les yeux de l'immédiateté de ma roue avant.

Quand je regarde cette roue avant, je ne peux m'empêcher de penser à Henri Bosc, "l'apôtre du 650". Tout le monde sait bien que ce soi-disant apôtre est en fait le dangereux gourou d'une secte de fanatiques. On croit pouvoir recueillir leur adoubement en enfourchant un VTT ou un vélo hollandais, mais non, il faut encore faire allégeance au 650 B. "B" comme "Bosc", disent les médisants... c'est fort possible, en tout cas ça en a l'air. Moi avec mon 1/2-ballon ("demi-B", "demi-Bosc"?) je ne fais pas le poids, enfin façon de parler. Je me sens encore moins accepté par les "650 B" que ne le sont les adeptes du "700 C", de la même façon que les catholiques de jadis négociaient plus facilement avec les infidèles mahométans qu'avec les hérétiques de la Réforme.

Ainsi seul dans mon choix idéologique de matériel, seul avec le vent qui commence à cracher ses poumons comme tous les fumeurs au réveil, seul donc je chemine et l'apparition soudaine du soleil dans la vallée de la Brayre recouverte d'une fine gelée blanche me redonne du cœur au pédalage (en association, je dois dire, avec une ou deux viennoiseries achetées à Bessé). C'est là que je me rends compte que j'ai laissé mon mobile en charge dans la chambre d'hôtel! Bah, me dis-je, je me le ferai expédier à mon retour, la chambre est réservée pour ce soir et demain j'arrive déjà à Dunkerque.

Après Mondoubleau, le vent a fini ses étirements et son échauffement matinal, et décide d'entamer sa journée de travail. Il se positionne au nord, se rafraîchit un peu et se met à vivifier la campagne. Coïncidence, au même moment, le paysage quelque peu bocager qui m'avait épargné jusqu'à présent s'efface devant de vastes étendues intelligemment remembrées qui préludent la Beauce et le Bassin Parisien. La progression devient plus lente, beaucoup plus lente dans les faux-plats montants, un peu moins lente dans les faux-plats descendants, mais incontestablement plus lente. Ce vent du nord oppose à ma force musculaire une force assimilable à une force de frottement, heureusement proportionnelle au carré de ma vitesse qui ne fait que décroître...

La jolie petite ville de Brou me permet de me délasser en dégustant des rillettes sur un banc bien exposé au soleil. J'en profite aussi pour acheter une carte téléphonique et c'est ainsi requinqué que, tendant le dos

à la flagellation d'Éole, je remets mon destin sur la route.



Illiers-Combray, Courville, Châteauneuf, Dreux... les jalons de la feuille de route sont atteints l'un après l'autre, lentement mais sûrement. Chaque faux-plat montant est grignoté, un coup de pédale après l'autre, avec de temps en temps l'éphémère répit d'un buisson, d'une maison, d'un talus. Chaque faux-plat descendant est mis à profit pour récupérer en pédalant moins fort, car pédaler, il le faut sans arrêt. Et le temps passe, et le retard augmente. Il apparaît évident à Dreux que je risque de ne pas pouvoir atteindre Beauvais avant la fermeture du restaurant du Campanile: je m'arrête donc dans une cabine pour prévenir que j'arriverai après 21h30 et demander à ce qu'on me prépare un repas froid dans la chambre.

Je traverse la Seine à Mantes-la-Jolie, qui devait l'être quand elle était plus jeune. La sortie de la vallée a presque l'air d'une côte, ce doit être le vent qui donne cette impression, car Hendaye-Dunkerque c'est plat, je crois l'avoir déjà affirmé! Les faux-plats sont de plus en plus faux, et le retard continue à s'accumuler. Comme la réception de l'hôtel ferme à 23h, j'appelle une troisième fois pour annoncer que j'arriverai probablement après cette heure et pour confirmer ma chambre par carte bancaire. J'en profite aussi pour donner des nouvelles chez moi, ils ont tellement l'habitude de m'entendre appeler de l'hôtel pendant la pub entre les infos de 20h et la météo!

21h30, me voilà en pleine nuit, en plein vent, en plein bonheur aussi car physiquement et moralement tout va bien. Certes, j'avance comme une limace, mais comme tout jardinier le sait à ses dépens, une limace qui a toute la nuit devant elle finit par atteindre la salade convoitée.

Les vitesses moyennes entre deux villes de la feuille de route tiennent du surréalisme: 1h15 pour 17 km entre Chaumont-en-Vexin et Auneuil, et cela en ayant renoncé à la dynamo, car la route est presque déserte et

toute droite, aussi le baudrier et la lampe frontale sont-ils largement suffisants à me rendre visible. 7h40 en tout entre Dreux et Beauvais (112 km).

Bref, je finis par arriver à Beauvais à 23h10 et je réussis à me coucher à 0h20. Plus que deux cents bornes demain, tout est pour le mieux!

Mercredi 10 avril : Beauvais – Dunkerque

Ma feuille de route prévoit une grasse matinée et un départ à 7h, mais je préfère, étant donné l'obstination du vent, prendre un peu d'avance et partir à 5h, comme d'habitude. N'ayant pu contrôler comme prévu la veille à la réception de l'hôtel, je me résigne à la carte postale pour attester de mon passage en temps et heure à Beauvais.

La ville est déserte et obscure, le froid est vif et pénétrant. Après quelques tergiversations, je finis par trouver la route de Crèvecœur-le-Grand et je m'élançe... pour m'arrêter bientôt, car la pédale droite de ma machine émet des craquements inquiétants. J'inonde à tout hasard les roulements d'huile vaseline, et fort d'une longue expérience de craquements divers dans ma vie de cyclotouriste, je décide de faire la sourde oreille à ces gémissements et de repartir.

La route est très exposée, et le vent semble avoir passé une nuit blanche sans avoir rien perdu de sa vigueur. Il faut dire qu'à force de monter vers le nord, je me rapproche de la source. A Crèvecœur je suis frigorifié, moi le lorrain familial pourtant du frimas et du gel. Je décide donc de me réchauffer dans un bistrot qui vient d'ouvrir, j'ingurgite force cafés chauds et viennoiseries, et ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que je me sens capable de repartir, non sans avoir revêtu au-dessus de mes vêtements pourtant bien chauds (fibre polaire et veste d'hiver) un coupe vent hermétiquement fermé et avoir enfilé une paire de chaussettes par-dessus mes gants d'hiver.

Ainsi vêtu je me sens mieux, et après l'apparition du soleil la température se normalise. Mais compère le vent est toujours virulent et Amiens se laisse bien attendre avant de se laisser atteindre.

Aujourd'hui, nouveauté côté vent. Il ne souffle plus du nord mais du nord-est. Qui dira que les voyages à vélo sont monotones? Aucun jour ne ressemble à l'autre!

J'ai déjà expliqué que l'action du vent est proportionnelle au carré de la vitesse. Ce problème a été réglé en adoptant volontairement (hum!) une vitesse basse. Mais cette action est aussi proportionnelle à la surface offerte par le cycliste. Le vent du nord a l'avantage d'être de face, celui du nord-est est un peu de côté, et trouve donc dans la surface des sacoches et du carter matière à exacerber son effet.

Résultat: me voilà à moins de 10 km/h (vitesse estimée) à la sortie d'Amiens, et je commence à me dire qu'il faudrait prendre les choses en main si je veux garder un peu de confort vis-à-vis du délai. Un petit calcul me prouve qu'il faut assurer une moyenne globale de 13,8 km/h, ce qui semble facile. Mais attention à ne pas éterniser les indispensables arrêts, et à gérer l'alimentation pour ne pas s'exposer à un passage à vide potentiellement chronophage!

J'ai donc l'esprit concentré sur le rythme à conserver: atteindre ce bosquet qui t'abritera quelques instants, relancer dans ce faux-plat descendant pour revenir à 20 km/h et ainsi remonter la moyenne fatidique, t'arrêter une minute pour boire et en profiter pour effectuer un ou deux étirements, etc... Je me coache moi-même, ce qui est une économie dont de nombreux clubs sportifs devraient s'inspirer. Le vent est maintenant violent, et cela fait longtemps que je lui ai retiré l'amitié un peu hypocrite que je lui avais témoignée les deux jours précédents. Heureusement, il y a quelques bonnes surprises: par exemple cette dizaine de kilomètres entre Bouquemaison et Frévent où je bénéficie d'un vent presque favorable, en tout cas au moins neutre, du fait de l'inflexion momentanée de la direction de la route.

Me voilà à Frévent (phonétiquement bien nommée) à l'heure prévue (donc en ayant perdu les deux heures d'avance du matin). Je tombe sur un snack-bar où je prends une omelette-jambon-frites-tampon-contrôle. Tout va bien, il me reste huit heures pour cent kilomètres et j'ai le ventre plein.

Lente progression par Saint-Pol jusqu'à Valhuon, où la route s'infléchit vers le nord-nord-ouest jusqu'à Théroüanne: ça va mieux! Je suis bien content d'avoir pris au sérieux les conseils avisés de mon ami Francis SWIDEREK, qui m'avait décrit le Boulonnais comme "l'Himalaya du Nord" et d'avoir ainsi évité ce massif montagneux. En effet, les rampes escarpées du Bas-Boulonnais me donnent une bonne idée de ce à quoi j'ai échappé!



Voilà Saint-Omer: il me reste quatre heures pour quarante kilomètres, ça commence à prendre bonne tournure. Je traîne un peu au centre-ville, dans l'espoir d'acheter un panini ou quelque chose comme ça, mais je dois renoncer: c'est l'un des inconvénients d'effectuer une Diagonale en solitaire que de ne pouvoir entrer dans un magasin ou un bar sans craindre pour son vélo laissé à l'extérieur.

Je poursuis donc ma route en direction de Bergues, en cherchant des yeux une épicerie et une cabine téléphonique. Je dois avertir mon épouse Francine qui doit être maintenant à Dunkerque, afin qu'elle prévienne Francis SWIDEREK et peut-être d'autres diagonalistes de ma position, car je sais qu'on m'attend. Et là, quel bonheur! Je suis interpellé par Michel LEFEBVRE, qui m'attend, le pauvre, depuis belle lurette puis nous rejoignons quelques centaines de mètres plus loin Francis SWIDEREK. Ces solides saristes entreprennent de me couper le vent et de m'amener jusqu'à Dunkerque par de petites routes plates le long des canaux. Je pédale comme dans un fauteuil! Enfin presque, parce que maintenant la fatigue semble vouloir s'abattre sur moi, et j'ai du mal à suivre. Je ne dis rien, car je préfère en finir au plus vite pour retrouver ma mie.

Le paysage manque de repères, je ne sais plus où je suis exactement, mais qu'importe! Je discute un peu avec mes compagnons, bien que ce soit difficile à cause du vent qui siffle. Francis me filme au caméscope, quelle virtuosité! A dix kilomètres du but, le peloton est renforcé par André DWORNICZAK, les pavillons de banlieue nous font un peu d'abri, et c'est triomphalement que j'arrive au commissariat où m'attend Francine. Je suis dans les délais.



Conclusion

Je persiste à dire que cette Diagonale Hendaye-Dunkerque est (globalement) plate. J'en veux pour preuve que j'ai tout fait sans mettre pied à terre, même si parfois c'était un peu limite.

Je suis content également de l'avoir réalisée avec ce vélo atypique, car j'ai vraiment dû donner tout ce que j'avais pour réussir, ce qui finalement était l'intérêt de la chose.

Je remercie tous les diagonalistes et amis qui m'ont accompagné et encouragé, avant ou pendant ma Diagonale. Ce sont eux qui contribuent le plus à donner à une Diagonale son caractère éminemment humain, au-delà du très relatif "exploit sportif".

Enfin, cette Diagonale marque pour moi l'épilogue d'une longue quête concernant le septième "commandement" de Vélocio: «Ne jamais pédaler par amour-propre». Je n'avais jamais réussi jusqu'à présent à me fournir une réponse définitive à la question: «est-ce que je pédale par amour-propre?».

Malheureusement, je crois pouvoir maintenant affirmer que: «oui, je pédale par amour-propre».

Alain SCHAUBER